

L'ombilic et la relation d'inconnu★

GUY ROSOLATO

C'est dans Freud, à travers son œuvre et sa vie imbriquées, qu'il y a lieu de suivre le développement progressif de la relation d'inconnu. Il faut au préalable discerner trois époques de la création freudienne dans une succession qui est d'une nécessité psychanalytique, c'est-à-dire interne à son propre mouvement d'invention mais aussi perceptible dans l'évolution théorique et pratique d'une cure. La première période est celle de l'établissement des structures significantes, de la découverte de l'interprétation à partir du rêve, de la mise en évidence de la fonction paternelle ; elle débute après la mort du père de Freud avec *L'interprétation du rêve* et va jusqu'à la compréhension de la fonction symbolique du meurtre du père dans *Totem et tabou* (1914). Ensuite, jusqu'en 1923, ce sont plusieurs deuils qui susciteront une réflexion implicite sur l'enfant mort et sur le double : il en résultera le développement théorique de la deuxième topique, principalement du Ça et de la pulsion de mort. Enfin, à partir du décès de la mère, en 1930, s'engage une troisième époque centrée sur la féminité, le clivage du Moi et la psychose dans une démarche

*. Nous remercions J.-B. Ponnals et les Éditions Gallimard de nous avoir autorisés à reproduire ce chapitre de *La relation d'inconnu*, paru dans la collection « Connaissance de l'inconscient » (1978).

conjointe. Il semble qu'il y ait donc une progression depuis les bases symboliques et structurales de la psyché (avec le langage, l'interprétation, et la fonction paternelle), en passant par le narcissisme (1914), les forces pulsionnelles et la mort, pour en venir à l'infrastructure conceptuelle et génétique de la relation à la mère et à la féminité, ainsi qu'au fondement de la réalité.

L'INTERPRÉTATION. L'OMBILIC. LA MÈRE

C'est à la première période qu'appartient la mise en évidence de la relation d'inconnu en fonction d'une réserve maintenue, d'un suspens, où la relation à la mère, seulement indiquée, semble ne pas devoir encore être reconnue, comme si cette réflexion n'était pas mûre, ou comme si elle devait céder le pas à une recherche plus urgente concernant la découverte des structures significatives fondamentales. On connaît les deux passages de la *Traumdeutung* qui assignent une limite à l'interprétation en usant de la métaphore de l'ombilic. Mais ce qui passe le plus souvent inaperçu est le déploiement imaginaire, toute l'apparence nécessaire à la démarche en cours, que l'on néglige trop facilement.

Ainsi, la première référence, en note¹, affirme que chaque rêve a un endroit au moins où il s'avère sans fond, insondable, « comme un ombilic, par lequel il est relié au non-reconnu (*Umerkannnt*) ». Dans un autre fragment² pris

1. *Interprétation du rêve* : en français, note tronquée, Paris, PUF, p. 103 ; SE, IV, 411 ; GW, p. 116.

2. *Interprétation du rêve* : en français, Paris, PUF, p. 446 ; SE, V, 525 ; GW, p. 530.

cette fois dans le chapitre VII de *L'interprétation du rêve*, il est dit également que « dans les rêves les mieux interprétés on est amené à laisser un passage obscur parce qu'on remarque pendant l'interprétation qu'il y a un noeud des pensées du rêve qui ne peut se défaire et qui n'apporterait rien de plus à notre connaissance du contenu du rêve. C'est l'ombilic du rêve, l'endroit où siège le non-reconnu (*Umerkannnt*). Les pensées du rêve que l'on atteint par l'interprétation doivent en général rester sans aboutissement car elles se ramifient en tous sens dans le réseau enchevêtré du monde de nos pensées ». Assurément *Umerkannnt* doit pour l'instant être traduit par *non reconnu*. Mais ici il ne faut pas manquer de percevoir les diverses implications de la métaphore que Freud est amené à avancer. Je rappellerai qu'il s'agit d'abord de l'analyse initiale d'un rêve exemplaire, l'injection faite à Irma : Freud fait précéder sa remarque de la constatation qu'il n'a pas poussé assez loin son interprétation pour en dégager toute la signification secrète et qu'elle pourrait se poursuivre par des comparaisons entre les trois femmes évoquées, Irma et son amie intime et la propre femme de Freud. On peut donc supposer dans une première appréhension que l'auteur ne livre pas, selon son habitude, toutes ses associations. Il l'avoue sans ambages, à la fin du chapitre (H). L'injection faite à Irma n'est pas un rêve comme les autres. Choisi pour être le premier exemple d'analyse, il peut contenir dans l'œuf les trois directions que Freud abordera successivement. Ainsi peut-on comprendre ce rêve :

1 / Suivant le désir le plus apparent, acceptable à ce moment-là, de proclamer la valeur de sa méthode thérapeutique et son absence de responsabilité dans la persistance des troubles hystériques d'Irma. Il s'agit plus directement de garantir sa paternité dans la découverte de

la psychanalyse, de confondre ses détracteurs, d'affirmer la fonction centrale de la sexualité, et de ce que nous avons appelé depuis le *signifiant*, Y compris ses substitutions métaphoriques (précisément avec la *trinité/hylamine*, dont l'importance est soulignée par la *formule écrite* en caractères gras, signifiant typique ; les « métastases » pouvant par ailleurs être entendues comme métaphores).

2 / Mais le deuxième plan d'interprétations soutient les souhaits moins admissibles de mort : amis, confrères et concurrents, patients rétifs, enfants (telle Mathilde) y passent. Mais surtout, avec l'annonce d'une naissance nouvelle non désirée (Anna), la maladie dont est atteinte Irma s'avère n'être autre chose que la grossesse de sa femme. Il y a désir de mort à l'égard de l'enfant à venir.

3 / Mais plus profondément les correspondances entre les trois femmes doivent renvoyer à la maternité de sa propre mère. Il y a une constance de la syllabe MA : Irma, Mathilde, Martha (sa femme), Amalia (sa mère). On se souviendra de la naissance d'une autre Anna, sa sœur la moins appréciée, et profondément refusée. Les femmes se partagent entre celles qui sont acceptées (l'amie d'Irma, peut-être Ida Fliess, si l'on retient l'homologie des lettres initiale et terminale) et celles qui sont écartées avec leur grossesse – Irma, sa propre femme, et sa mère qui a mis au monde Anna. Cette dernière référence à la maternité est certainement la moins avouable. Enfin, il ne faut pas négliger l'endroit où s'insère la note : « La bouche s'ouvre bien alors : elle nous dirait plus qu'Irma. » En corrigeant le déplacement vers le haut, on saisit le lieu exact dont il est question : l'ouverture sexuelle maternelle. C'est à elle que renvoie la métaphore de l'ombilic.

Il convient donc d'explorer toute sa charge d'évocations, sans faire nullement l'économie de l'imaginaire que supporte cette partie du corps.

a) L'ombilic est la marque vestigiale du lien avec la mère ; et, d'une manière identique pour les deux sexes, il rappelle la plus archaïque et aussi la plus vitale des relations : la section du cordon est la séparation première, l'entrée dans une relation en puissance plus autonome et à la fois provisoirement très dépendante donnant lieu à la première déréliction.

La trace de l'ombilic indique cela : mais la séparation, le changement de mode relationnel n'est qu'un *savoir* qui est acquis ultérieurement par l'enfant, lequel n'est pas toutefois sans en avoir éprouvé le développement, n'est pas sans le connaître. Ici se dessine un premier écart entre *savoir* et connaissance, ce dernier terme pris au plus près de sa composition étymologique.

Si Freud lie par sa métaphore le rêve princeps à la mère, c'est dans la mesure où, selon une perspective que devait développer Röhlein, le *sommeil* dans lequel plonge le dormeur est assimilable au contenant maternel pour une identification primordiale.

L'ombilic indique dans une première approximation ce qui *n'est pas reconnu* de la relation vécue à l'origine entre l'enfant et sa mère, pourtant quotidiennement reproduit dans le sommeil où se condense le désir du rêve. Il renvoie au non-reconnu de la mère, comme à la séparation marquée par les premières prises des signifiants de démarcation.

b) Mais un deuxième aspect de l'ombilic est justement la fonction énigmatique qu'il peut avoir pour l'enfant lui-même : identique dans les deux sexes, sans valeur libidinale immédiate (si ce n'est par déplacement et procuration), il semble permettre de localiser un effacement des significations corporelles. L'*ombilication* fixe l'attention comme creux (ou relief) sur un centrage sans issue, sur un trou « borgne », trou qui n'en est pas un, *cæcum* qui

représente une limite, anti-abîme qui par son équivoque s'offre comme abîme mental, interruption sur une voie, passage au vide par impasse conceptuelle. Donc, dans sa forme même et dans son absence de fonction corporelle, l'omblic convient aux représentations fantasmatiques, et à la mise en jeu de l'inconnu.

Mais en même temps il apparaît comme le centre marqué du corps, d'autant plus que son absence d'utilité n'en fait qu'une marque formelle. Il participe ainsi à toute la symbolique du centre : retrait quant à la péripthérie et dominance sur elle, axe et point d'implantation de l'arbre de vie (l'arbre de Jessé), point d'aboutissement des spirales, limite et flancs de l'abîme, du tourbillon, centre du vortex sphérique et de l'anneau tourbillonnaire, il soutient encore le renversement de la spirale (comme dans *La Descente dans le Maelstrom* d'E. Poe, où, en suivant les lignes de force qui conviennent, l'aspiration dans l'abîme se retourne en rejet permettant la remontée) ; autant de mouvements qui se résument avec le renversement dans le contraire et la coïncidence des oppositions ; ils illustrent le pouvoir narcissique dans ses deux aspects de contraction et d'expansion.

c) Un autre champ relatif à l'omblic est l'évocation de la perte d'un appendice. L'enfant peut imaginer que le pénis se détache par la même opération que laisse supposer cette trace. Du côté du savoir, cela répond d'ailleurs à la séparation d'avec ce qui est véritablement le prolongement de son corps, le championnion placentaire, dont l'image éveille celle d'un phallus qui aurait existé en union intime avec la mère, et dont rien ne subsiste¹. Or,

1. Correspondance que O. Rank signale : *Le traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 1928, p. 36. Voir aussi B. This : *Nahre... et souvine*, Paris, Aubier-Montaigne, 1977.

en poursuivant la deuxième citation que j'ai faite de Freud, on constate qu'il distingue un *nevud* des pensées du rêve qui ne peut se défaire – c'est l'omblic « où siège le non-reconnu » ; partant de là se ramifie un réseau encrêvé, sans aboutissement possible, et « c'est d'un point plus dense que s'élève de cet entrelacement le désir du rêve comme le championnion de son myélium ». On voit donc que l'image de l'omblic a entraîné pour Freud celle d'une forme phallique, comme d'un complètement. Effectivement le désir trouve sa formule significative interprétable et s'abîme tout autant dans le sommeil et dans sa « réalisation ». Freud nous invite donc à penser deux directions simultanées : l'une dans la symbolique phallique, du désir signifiable, c'est-à-dire en prise avec le signifiant, et l'autre dans la symbolique ombilicale échappant à cette mise en forme.

d) Enfin, l'omblic évoque encore, comme cicatrice, un orifice obturé¹, et en tant que tel rappelle une ouverture, potentielle dans le fantasme : il peut même être tenu pour une issue possible dans l'accouchement. Mais comme il renvoie directement à la mère il conduit à l'idée de *fente*, à entendre comme lèvres d'un orifice, donc discontinuité dominant aussi bien vers l'intérieur sur un contenant qu'à l'extérieur vers un abîme et vers l'inconnu. Et cet abîme est *ce qui retient*, pour toute chute, mise au monde et première dérégulation.

Donc Freud dit nettement que l'interprétation cananique du rêve est bornée par un omblic qui s'articule avec le non-reconnu. Et la fantasmatique que nous venons de parcourir couvre à propos de celui-ci la relation à la mère et la séparation originelle, le vide et la solu-

1. Cf. D. Vasse, *L'omblic et la voix*, Paris, Le Seuil, 1974 : le nombril ouvert situerait une défaillance du symbolique.

CAS

tion narcissique de la coïncidence des contraires, la perte d'un appendice, enfin la fente maternelle. L'ombilic serait donc une butée, un couvercle. Et en clinique il arrive qu'il ait cette fonction explicitement. Ainsi, une femme se souvient d'intenses moments de repliement sur elle-même, dans son enfance, où elle se suçait le pouce, alors que de l'autre main, glissée sous la robe, elle se caressait le nombril. Elle se rappelle bien le sentiment très vif qui accompagnait alors ses fantasmes de toute-puissance irrésistible dans ses succès scolaires. Mais en même temps était tenu à l'écart son propre sexe – qui, plus exactement, n'avait même pas d'existence ; elle ne songeait pas à le toucher, puisqu'il n'était nullement un lieu de plaisir concevable. De même, la mère n'avait pas de place dans ses investissements, sans amour ni haine, n'étant mentionnée que comme un être insignifiant et neutre en comparaison du père survalorisé. Ce n'est que plusieurs mois après avoir retrouvé ce souvenir d'auto-érotisme qu'eut lieu le premier rêve, depuis toujours, où figurait la mère.

On peut dire que le non-reconnu concerne ce qui de la mère a été connu, pour tous, originellement, la matrice, mais sans détermination possible, réduite à son orifice, la fente elle-même pour toujours inaccessible, mais de plus énigmatique quant à l'impensable sur quoi elle ouvre. Le reconnu suppose un connu antérieur qui est ainsi retrouvé. Le non-reconnu reste en suspens sur la possibilité de ce connu inaccessible mais qui existe dans sa potentialité. On peut donc avancer qu'il s'agit là des signifiants premiers ayant subi le refoulement primordial : ces signifiants (de démarcation) sont ceux qui viennent de la mère.

- Mais il y aurait lieu dans la traduction du terme qu'emploie Freud, *unerkannt*, de ne pas s'en tenir à un

langage mono-sémique et quotidien. *Unerkannt*, le non-reconnu, contient dans son champ sémantique d'autres acceptions. Le dictionnaire des Grimm (Jacob et Wilhelm Grimm, *Deutsches Wörterbuch*, édition de 1854, en une trentaine de volumes) signale pour ce mot la signification de *unerkannt*, d'inconnu, et pour dissiper toute confusion donne même, à côté de l'exemple du *Dieu inconnu*, la correspondance grecque (*agnostos theos*). Rien ne permet d'affirmer que Freud n'avait pas recueilli dans ce mou la résonance d'une plus grande épaisseur sémantique, de l'*Unerkannt* comme Inconnu. Les traductions françaises approximatives et celle de la *Standard Edition* ne sont pas sur ce point aussi fautive qu'on veut le laisser entendre, à moins d'être atteint d'une obtusion, fort peu psychanalytique en l'occurrence, à l'égard de la polysémie. Mais il faut assumer cette ambiguïté et faire jouer la proximité entre le non-reconnu et l'inconnu. Au premier reviendra la référence à la mère dans ses signifiants initialement inscrits, refoulés d'origine et inaccessibles par ce fait. Toutefois on ne se hâtera pas d'écarter l'interdit qui pèse sur la mère à propos de l'inceste et qui appartient au système symbolique organisé en fonction du père. Il n'est pas impossible que dans la démarche de Freud, à l'instant où il écrit sa première interprétation de rêve, tellement centrée sur la féminité d'Irma, ait pesé une censure. Mais il s'agit d'autre chose qui se profile à travers la mère, comme milieu primordial : l'inconnu originel qui nécessairement trouve son médium et son conduit en elle.

Plusieurs aspects diversifient cette relation. Si la mère est le connu initial toujours susceptible d'être reconnu sans que les signifiants premiers ne puissent jamais resurgir, il faut aussi ranger à leur côté ceux qui, tout en lui appartenant, ne parviennent pas à être intégrés par le psychisme

de l'enfant. Ce n'est encore là qu'une des formes de l'impossible totalisation. Et si l'on considère l'interdit de l'inceste, dans sa formule générale, de séparation et d'éloignement de la mère, pour les deux sexes, comme déterminé par les nécessités sociales et donc par la loi du père, il y a aussi fondamentalement, et d'ailleurs se liant à celles-ci en leur principe, ce qui échappe à l'alignement, à la totalisation des signifiants et qui pourtant les rassemble. C'est la chose qui donne la différence de cet écart dans l'origine. La perte de l'objet, sein ou mère, en est une expérience locale qui fonde la différence des générations et libère l'attrait sexuel pour un être de même génération.

Entre le non-reconnu et l'inconnu se joue donc une subtile partte. Le non-reconnu suppose le reconnaissable : les signifiants sont là, ils peuvent être déduits par d'autres signifiants qui se sont substitués à eux ; le refoulement est la loi, aussi bien dans une surcharge de méconnaissance névrotique (et qui reste énigmatique dans la réserve de Freud à propos d'Irma). L'inconnu prend son relief à partir de cette impossibilité de saisir les signifiants originels : s'il y a impossibilité de connaître, autant dire qu'il y a inconnu. Mais cela n'est pas simple : l'inconnu n'a de sens que par rapport au connu qui compose le mot, à tout le moins au connaissable. On bute alors sur certaines apories que l'on situera respectivement dans la relation entre le signifiant et l'objet ; entre le processus infini de la connaissance et un connu qui n'est pas de ce fait disqualifié ; entre le pensable et l'impensable ; et dans la difficulté d'évaluer le savoir du non-savoir : vaine formule qui récupère un savoir ou, au contraire, « conscience du problème »¹ qui tient compte du pos-

1. Nicolai Hartmann, *Les principes d'une métaphysique de la connaissance* (1921), Paris, Aubier, 1945.

sible, du changement à venir, de la prévision de l'imprévisible, de la surprise, donc d'un inconnu connaissable.

L'expérience du manque initial, de la déréliction, se passe de signifiants : toutefois nous disons cela avec nos mots et cet inconnu lui-même donne lieu à l'identification d'un signifiant du manque ou du rejet, qui se spécifie en « dehors » ou en « mauvais », moyennant quoi il peut à son tour être reconnu. Dans ce relativisme, l'inconnu apparaît comme ce qui ne correspond pas à certains repères ; mais à l'inverse on ne peut imaginer ces repères sans ce qui les borde et les limite. De sorte que l'inconnu, l'impossible sont indispensables à l'organisation signifiante : ils constituent le creux, le vide qui préfigurent la négation elle-même à venir sur le plan du langage : tout ce que nous nommons impossible, inconnu et non-sens. Devant ce champ ouvert, cette brèche, les fantasmes originaires ont pour fonction de servir d'obturation et d'écran : et le principal d'entre eux est justement le retour au ventre maternel, qu'il vaut mieux envisager, dans la perspective suivie ici, comme le *tropisme fantasmatique vers l'origine*, représentée par le *contenant maternel* mais tel que l'imaginaire corporel peut en dessiner la première approche aux sens multiples d'une entrée, d'un orifice – de la *fente sexuelle maternelle*. L'image de l'ombilic n'en est qu'une représentation inversée, mais cumulative en tant que métaphore.

On saisit ainsi une des racines majeures de l'inconnu : le désir d'une remontée aux origines, non pas uniquement grâce à un savoir scientifique – médical, par exemple – de la naissance, ni d'une participation symbolique à la lignée, mais dans l'impossibilité d'une réversion temporelle pour capter dans ses propres signifiants vécus l'origine même. C'est d'ailleurs là une des sources de la pensée théologique.

La question qui se pose dès lors est celle d'une genèse du concept d'inconnu.

Il faut observer ici le phénomène de totalisation qui s'accomplit. L'enfant rencontre la toute-puissance avec ses parents, à travers son extrême dépendance à leur égard. L'assouvissement total, que Freud compare à l'organisme, sombre dans le sommeil. À l'inverse, l'horreur de la déréliction sans mesure, si elle ne trouve pas un remède dans la nutrition, la succion ou la glotonnerie, n'a, après le cri et la décharge motrice qui peuvent à la rigueur trouver une forme dans leur rythme, que l'issue de la stupeur. Mais elle peut aussi se détourner dans la divagation de la satisfaction hallucinatoire. Par celle-ci la voie est ouverte à la force substitutive de la représentation et du signifiant. Est-ce seulement une illusion projective qui donne aux origines de la vie infantile cette puissance d'absolu, de tout ou rien, d'acceptation et de refus ? L'identification primaire se bâtit sur un jeu d'images, de signifiants, à supposer qu'ils puissent être ainsi isolés, dont la totalité dépasse la relation à la mère et atteint d'emblée tout le système, et sa clé de voûte dans le père.

L'absolu est donc présent à l'origine dans ce vécu ; mais il sera déporté progressivement sous l'emprise du signe (et du signifiant) dans la mesure où celui-ci subsume dans sa généralité une infinie variété de traits particuliers : non seulement le mot, le signifiant, crée la chose, mais il peut être la chose, et quoi que l'on dise, non seulement dans la psychose. Tout le jeu de l'enfant consiste à vivre, à expérimenter cette puissance des signes. L'absolu est dès l'origine dans l'intensif des expériences, comme Freud les décrit dans la Dénégation, à propos de l'introjection dans le Moi et du rejet. C'est donc la possibilité de retrouver séparément ou conjointement la perception, la représentation et l'objet qui conduit à spécifier le connu

en fonction d'un inconnu qui lui-même se distingue en inconnu connaissable et inconnu inconnaisable. Une fonction de prévision est dès lors mise en route : soit pour retrouver l'objet, soit pour retrouver et reconstruire la perte et le manque. On peut donc postuler que le signifiant du manque joue un rôle essentiel : c'est lui qui ordonne les distinctions entre le non-reconnu, où les signifiants refoulés sont le point de départ des substitutions signifiantes, l'inconnu connaissable comme possibilité de prévoir des transformations sauf dans leur spécification imprévisible, et l'inconnu inconnaisable comme impossibilité de totalisation extensive et intensive et limite indépassable vers un connu absolu. Moyennant quoi un inconnu inconnaisable, absolu, peut être pensé. Ce parage se renforce par la transposition dans le monde des signifiants de cette remontée à l'origine, c'est-à-dire par la relation du signifiant du nom propre avec le nom du père vers leur origine insaisissable de lignée.

Dans cette expérience du négatif, le moment où se met en évidence l'objet de perspective est crucial en psychanalyse : l'abolition de l'objet irréel qu'est le pénis maternel dirige non seulement le complexe de castration, mais aussi permet de saisir au niveau corporel l'importance du désaveu et soutient la négation verbale.

Dans cette opération il faut concevoir ici trois états qui intéressent spécialement la psychopathologie.

Mémoire a) Le manque a pu donner lieu aux substitutions sémantiques de la négation : l'objet perdu est reçu comme tel, c'est-à-dire que ce manque est symbolisable, ce qui permet le remplacement par d'autres objets.

Dès lors, le connu et l'inconnu peuvent être pensés aussi bien comme absolus que dans leur relativité.

Stades b) Dans le cas de la fixation perverse, le clivage du véritable Moi et le désaveu font coexister le connu et l'inconnu,

sans qu'il y ait verbalisation de la contradiction, sur un même trait : précisément le pénis de la mère. Il en résulte que l'oscillation est une surprise perpétuée : le connu (le pénis) écrasant l'inconnu (le sexe de la mère) et le reconnu (ce même sexe sans pénis) étant rendu inconnu par la vision du fétiche qui l'annule.

psyché
c) Mais si la symbolisation du manque est irréalisable, s'il y a, pour des raisons venant de la mère, principalement par son incapacité à tempérer ou effacer la déréliction de l'enfant, ou par mégalomanie qui lui fait préférer ses propres signifiants aux exigences pratiques, un manque du signifiant du manque, c'est-à-dire une forclusion, un rejet tel se fixe qu'on se trouve dans la situation de la schizophrénie. L'inconnu ne peut avoir droit de cité ; il est forços ; s'il se manifeste objectivement, il est assimilé à la déréliction ravagante parce que non symbolisée. De ce fait les signifiants de la mère s'imposent massivement pour colmater la brèche, ils se donnent comme nécessaires mais sont pour l'enfant non assimilés, non substitutifs, derechef à rejeter, d'où un cercle vicieux et un surcroît de recours à la mère.

On peut donc dire que celle-ci, en tant qu'origine, centre la relation d'inconnu. À ce titre, toute identification, quel que soit le sexe, et parce qu'elle passe d'abord par la mère, est un moyen de maîtriser l'inconnu, en portant sur un trait d'identification déterminé, intériorisé, qui par là donne l'illusion d'un pouvoir sur d'autres traits moins saisissables. Pour l'homme c'est la racine de sa bisexualité psychique. Tel analysé reproduit la démarche, ou les soupirs, ou le sourire de son analyste pour maîtriser ce qui lui échappe dans la relation. De même en est-il dans l'identification, que l'on pourrait dire générique, à l'agresseur.

Ces identifications qui cadrent ou compensent l'inconnu centré sur la mère prennent différentes formes.

— Dans la paranoïa, la manière délirante d'être *hanté* par la mère (selon Schreber) est un moyen de récupération qui se rabat sur des liens méronymiques rassurants par rapport à l'affrontement impossible avec le père : celui-ci devient le lieu où s'intensifie l'insoutenable inconnu dans la mesure où la métaphore paternelle défamiliane ne peut le prendre en charge, et laisse se constituer une métaphore délirante.

— On notera ensuite les identifications connues de l'homosexuel, du travesti, du transsexuel même, à une mère omniprésente où jouent les renversements de sexe entre elle et l'enfant comme localisation et maîtrise de l'inconnu.

— D'autres identifications fonctionnent d'une manière partielle et sélective, ainsi quand un secteur du sujet, le Surmoi, ou même le Ça, ou la psyché doit servir de mère au Moi ou au corps ayant le rôle de l'enfant en mal de soins.

— On notera encore une autre fantasmatique qui a été relevée dans l'œuvre de Romain Rolland. On sait combien cet auteur a milité pour une adhésion au « sentiment océanique ». Musique, rythme, création énergétique aboutissent à retrouver la voie maternelle et même, par un processus de renversement, perceptible, selon R. Dadoun, à la lecture de *L'Aïné enchanteré*, s'accomplirait l'« enlèvement de la Mère par le fils »¹.

— Enfin et d'une façon beaucoup plus courante tout ce qui est mis sous le terme de « création » évoque l'accouchement.

Cette excursion dans les identifications à la mère montre les différents moyens de circonvenir l'inconnu

1. R. Dadoun, « Rolland, Freud et la sensation océanique », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 6, 1976, p. 936-946.

correspondant. L'omblic, dans la métaphore de Freud, indique la direction d'un inconnu maternel primordial, non symbolisable, de l'origine, d'instinct d'un inconnu transposé dans les interdits par la métaphore paternelle et qui peut être capté par la curiosité intellectuelle et les transgressions.

Il n'en demeure pas moins que dès *L'interprétation du rêve* l'inconnu est pour Freud l'inconscient. Dans le dernier chapitre du livre (« L'inconscient et la conscience. Réalité »), il est très nettement déjà affirmé que « l'inconscient est vraiment la réalité (réel) psychique ; pour nous sa nature intime est aussi inconnue [unbekannt] que le réel du monde extérieur, et il est aussi incomplètement manifesté dans les informations de la conscience que le monde extérieur par la relation de nos organes des sens. » Ainsi, dit Freud, « l'inconscient est le plus grand cercle qui inclut en lui le cercle plus petit du conscient »¹. Dès 1900, nous savons donc où situer l'inconnu : aussi bien dans la réalité extérieure que dans l'inconscient réalité psychique.

LA PULSION DE MORT. LE ÇA. L'INTÉRIORISATION

Mais le deuxième acte de l'élaboration freudienne va découler de la réflexion qui centre *Totem et tabou* (1913) sur le meurtre du père. Si la relation symbolique s'établit en fonction de l'écart entre Père idéalisé et Père mort, symbolique, cette opération ne peut se concevoir sans sa

1. Freud, p. 520 (PUF) ; SE, 5, 612-613 ; GW, II-III ; 617-618.

contrepartie de l'enfant mort. Mais que faut-il entendre par là ?

C'est d'abord, et il faut insister sur cet aspect, la mise en forme défensive du non-reconnu quant au meurtre du père, c'est-à-dire le *primum moens* qu'est le souhait de mort, surtout s'il ne peut être ni pensé ni énoncé. De même que dans le mythe d'Abraham et d'Isaac la mise à mort du bélier à la place de l'enfant vise le père et Dieu, mais se trouve camouflé par le seul sacrifice du fils, l'énoncé « On tue un enfant » peut n'être qu'un renouement de la formule « On tue un père » et du danger de castration corrélatif. Or, dans l'œuvre de Freud, il n'en est pas ainsi, puisque le développement théorique de *Totem et tabou* est antérieur. Il s'agit donc de l'apport d'un développement d'une structure qui n'est autre que le narcissisme. En effet, le texte correspondant suit un an après, en 1914. À partir de là vont être mis en évidence deux processus : le retrait libidinal comme investissement psychique et corporel, et l'idéalisation.

Ainsi va s'engager un nouveau tournant théorique de l'intériorisation des conflits. En assumant la position paternelle le souhait de mort sera envisagé dans sa généralité, concernant jusqu'à l'enfant situé dans la psyché en tant que Moi idéal, donc comme une pulsion destructrice initiale atteignant les instances elles-mêmes. Cela devrait entraîner l'adoption de la deuxième topique qui permet le mieux d'exposer la dramatisation intériorisée du conflit.

L'idéalisation viendra en même temps au premier plan comme correction du manque, dans la forme pulsive du désir, selon la loi de tout ou rien de la satisfaction hallucinatoire et du fantasme. Elle portera au maximum, intensivement, les qualités et les défauts de l'objet. Elle opérera également en proposant un but pul-

stionnel sans faille, une *prévision* sans aléas, une espérance invincible dans l'attente et retournera même le manque pour en faire une jouissance. Nous sommes au cœur du narcissisme qui tend, dans sa forme projective, à l'exultation, ou selon deux autres aspects en retrait radical à l'égard de l'objet et du monde, visant au nirvâna (ou, pour les Anciens, *apatthé, ataraxie*) comme paix absolue conquise ; ou aspirant encore à l'*extase* comme jouissance narcissique.

Ces mouvements impliquent l'activité du fantasme d'*émergence* qui sert de cadre à la séquence « mort et résurrection » comme axe de toute renaissance. Parallèlement le retrait libidinal doit pouvoir trouver ses énergies en se concentrant sur l'instance que Freud nommera, après Groddeck, le Ça.

Or cette démarche théorique, intériorisation et idéalisation narcissique, passe par la mise en relief de l'enfant mort. Elle est intrinsèque au narcissisme : Freud a d'abord nettement indiqué dans son texte l'importance de la relation à l'enfant idéalisé, comme Moi idéal. Mais la contrepartie se trouve abordée l'année suivante [1915] avec *Deuil et mélancolie* (1917) où l'identification narcissique à l'objet, l'intériorisation de celui-ci laisse entendre le retournement qui sera décrit quelques années plus tard comme des attaques sadiques du Surmoi et de la pulsion de Mort sur un Moi qui se sacrifie (*Le Moi et le Ça*).

Mais on se rappellera qu'avant d'aborder ces questions une série de deuils ont orienté la pensée de Freud sur la mort et les désirs qui l'accompagnent, principalement au sujet de l'enfant et du double : on citera, entre 1914 et 1923, la disparition de son demi-frère Emanuel, de sa fille Sophie, de son petit-fils Heinz, de son ami Von Freund, à quoi se rajoutent les inquiétudes au sujet de ses fils à la guerre, et le suicide de Tausk en 1919.

En conséquence, le tournant théorique qui se concrétisera par deux ouvrages, « Au-delà du principe de plaisir » (1920) et « Le Moi et le Ça » (1923), a nécessité l'élaboration d'une étape de la dépression pour laquelle le noyau narcissique centré sur l'enfant mort et le double est un intermédiaire entre la relation mortelle avec la mère et le dépassement vers la castration en fonction du père (cf. plus haut *L'axe narcissique des dépressions*).

Dans cette période se dessine en conséquence la force de l'intériorisation narcissique. Nous savions déjà que la relation d'inconnu est interne à la psyché : l'inconscient est pour le sujet lui-même cette relation d'inconnu ; l'utopie de sa mise à plat au grand jour, de l'assèchement du Zuyderzee, donc de son abolition est inconcevable ; la psychanalyse transforme les relations avec l'inconscient justement par le parcours, la traversée de cet impensable.

A partir de 1920, c'est la mort elle-même qui est intériorisée. Comme par la pensée et le langage, et inconnue comme expérience, encore que le somnel et l'évanouissement puissent en donner une idée, elle participe par excellence de l'impensable par la répugnance qu'elle provoque, ou par l'impossibilité d'en prévoir le détail de sa réalisation et partant de se la remémorer, ou encore pour des raisons morales d'inhibition, « Tu ne treras point » devenant « Tu ne penseras pas ». La mort est donc dans la relation d'inconnu : mais elle peut alors être rejetée, comme une fin inéluctable, et tout compte fait extérieurement, lointaine, à venir. Il faut ici se rendre compte que les idéaux sont en relation étroite avec cet impensable : ils utilisent la force des désirs qui s'y nouent. Une loi de disjonction peut être, en effet, formulée : pour que la mort soit pensable, c'est-à-dire dans un calcul et une supputation dépourvus d'effroi, il faut que l'inconnu soit

pris en charge par l'idéal ; sans cela il adhère à la mort et la rend impensable. Les idéaux ont pour effet de la mettre en circulation, de l'exploiter dans les objectifs qui orientent l'action humaine.

En adoptant la pulsion de mort, Freud montrerait que la mort est non seulement dans l'ordre de notre pensée, non seulement qu'elle peut soutenir la visée ultime du désir, sans doute toujours reconduit, mais aussi exalté par l'aspiration narcissique à atteindre l'ultime, mais qu'elle avait son immanence énergétique dans la psyché. Et comme il voyait dans la pulsion de mort le propre de toute pulsion, celle-ci, réduite à elle-même, à sa poussée « silencieuse » qui n'a pour objet, but et représentant de (la) représentation que la mort, devient le concept « idéal » de la métapsychologie. La mort peut alors être métaphorisée et

Dès lors, le Ça apparaît comme le lieu électif de l'inconnu, constitutif, intérieur à l'appareil psychique. L'inconnu de la mort, d'extensif qu'il était, lié à un avenir, à une fin, passe dans le champ de l'intensif. Rappelons dans Freud l'importance de l'intériorisation conjointe, comme relation d'inconnu, de l'inconscient, de la pulsion et de la mort dans le topos du Ça. Car le travail du négatif a été spécialement perçu, admis et théorisé par Freud pendant cette période.

Dans « Le Moi et le Ça », il est dit, en suivant les vues de Groddeck sur le Ça : nous sommes « vécus par des forces inconnues [*unbekannt*], non maîtrisables »¹. Et un peu plus loin : « Un individu se compose ainsi, pour nous, d'un Ça psychique, non reconnu [*unerkannt*] et inconscient, auquel se superpose le Moi superficiel, émanant du système P[erception] comme d'un noyau. »

1. Paris, Payot, 1963, p. 192 ; *GW*, XIII, 251 ; *SE*, XIX, 23-24.

Faut-il ici à nouveau glosser sur les termes ? En refusant la synonymie, on pourrait avancer que les forces, les pulsions brutes sont effectivement du côté de l'inconnu, alors que l'organisation topique, de par les relations systémiques entre champs aux propriétés distinctes et localisées, écarte l'absolu de l'inconnu. A moins que le non-reconnu ne laisse apercevoir en filigrane ce qui n'a pas été *nommément appréhendé de l'enfant mort ?*

Ainsi, avec l'introduction de la pulsion de mort et du Ça, devons-nous voir la confession la plus hardie (au sens de profession, de déclaration) que Freud nous propose : cet absolu, ce Rien qui est *l'être, ou le Ça*, l'inconnu, non plus extrinsèque mais permanent, *source* constitutive de l'appareil psychique, qui comme le zéro pour les nombres permet l'articulation significative du sujet.

LA FÉMINITÉ. LA FENTE. LA FOLIE

Mais la troisième étape de Freud va s'engager vers un autre inconnu, dans une convergence, qui n'avait pas été possible jusque-là, de trois concepts fondamentaux pour la psychanalyse : la sexualité ; la folie et la réalité. Pour qu'advienne cela les phases précédentes ont dû se dérouler préalablement afin que la fonction du négatif prenne sa place et qu'un écart quant à la mère soit assuré. Il est probable que le deuil de 1930, la mort de la mère, que Freud avait d'ailleurs ressentie comme une libération, a permis ce dégageement.

Dorénavant la relation d'inconnu sera cernée sur trois plans à la fois.

La féminité est abordée avec les deux textes de 1931 (« Sur la sexualité féminine ») et de 1932 (dans les *Novelles congénues*). En même temps se poursuit une réflexion serrée sur le *désaveu* et le clivage nouée en 1927 avec l'article sur le « Fétichisme », aboutissant au « Clivage du Moi dans le processus de défense » (1938).

Le point important de cette élaboration est la mise en évidence de l'expérience cruciale du désaveu de la différence des sexes et du clivage qui en résulte : son importance tient au fait qu'avec l'objet de perspective toutes les relations d'inconnu se centrent sur une différence saisie par l'enfant dans le corps.

Mais on remarquera que dans cette expérience s'articule aussi la problématique de la folie. Freud la retrouve avec constance chaque fois qu'il est question de clivage et de désaveu : dans le « Fétichisme » pour déclarer qu'à la différence de ce dernier où deux courants contradictoires subsistent ensemble, dans la psychose « un des courants, celui fondé sur la réalité, a vraiment disparu »¹, donnant ainsi une description de la forclusion distincte du désaveu (le clivage persisterait entre le Moi pour lequel cette réalité a disparu et le Moi qui tient compte d'elle en un autre point, ou par des procédés de remplacement).

Il semble donc que Freud aboutisse à cette dernière constatation que la féminité (et la sexualité), la folie et la relation à la réalité s'articulent dans cette expérience du clivage. Granoff a bien montré comment dans le terme même de *Spaltung* s'entend celui de *Spalt*, au sens de *fente sexuelle*². C'est le carrefour conceptuel qui dirige toute la progression théorique, et qui apparaît maintenant sans le

détour, et le cache de l'ombilic invoqué à l'orée de la psychanalyse.

Car l'analyse que Freud fait de la féminité met en évidence les lignes de force de tout ce qui sera écrit à ce sujet après lui.

Je nommerai d'abord la féminité comme *contenant*, avec les fantasmes recensés de la fillette d'avoir un enfant non seulement du père, mais aussi de la mère.

Deuxièmement et surtout, l'identité de la fente est dégagée grâce à l'élaboration de la fantasmatique centrée sur le pénis maternel (l'objet de perspective), pour les deux sexes. Et les conséquences en seront grandes dans la vie libidinale. Face à cette fente se produiront les réactions les plus diverses : l'horreur ou la phobie ; les constructions fétichistes par le désaveu ; les délires ; les dérangements obsessionnelles ou l'inquiétante étrangeté ; l'excitation étroite avec ses variétés spécifiques à chacun et les montages voyeuristes ; enfin, par inhibition et substitution, les recherches épistémophiliques.

La fente pourra focaliser et représenter, parce qu'elle est le lieu corporel de l'expérience relative à l'objet de perspective, non seulement la relation d'inconnu, mais aussi les oppositions qui jouent en elle : *entre* le dehors et le dedans, le visible et l'invisible, le sûr et l'incertain, le vierge et le non-vierge (la mère), le permis et le défendu, le *heimlich* et l'inquiétante étrangeté, où, à chaque fois, peut s'exercer le désaveu.

Troisièmement la jouissance féminine est également abordée par Freud à propos des fonctions du vagin et du clitoris. Les modèles qui en seront proposés se distribueront dans la littérature analytique comme maîtrise, transgression ou abandon extatique, retrouvant tantôt le spasme et la violence d'un procès hystérique, tantôt l'accès à l'abolition, au vide, à la Chose, à l'indicible

1. Cf. *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 2, 1970, p. 23.

2. Voir le dernier chapitre de *La pensée et le féminin*, Paris, Éa. de Minuit, 1976.

— ces deux courants pouvant d'ailleurs s'entretenir l'un l'autre.

La féminité reste donc pour Freud le continent noir — énigme, mystère — et qui ne serait pas immédiatement accessible à la femme elle-même en son développement initial (on se rappelle le désaccord avec Jones). Elle donne corps à la possibilité d'un *abîme qui s'ouvre*, et par cette directe présentation elle est moins leurante et, peut-on dire, plus vraie dans sa révélation de la sexualité comme relation d'inconnu. En ce sens, elle démonte l'illusion d'une immédiate saisie de la jouissance dans le phallus : celle-ci passe, en effet, par les différences, les signifiants, mais aussi par leur abolition dans un écart, une fente autre.

Mais Freud accomplit en 1937 dans « L'analyse ayant une fin et sans fin » son pas le plus audacieux. En poursuivant son projet d'internalisation, il désigne « quelque chose de commun aux deux sexes », et découvre en chaque être un fond, un roc de *féminité*, toujours refusé, chez la femme par l'envie du pénis, chez l'homme par le rejet de toute attitude passive considérée comme castration, comme si, à cette limite, serait atteinte une béance insoutenable : « sous le roc, l'abîme » (Pontalis¹) : « Le refus de la féminité... ne peut être qu'un fait biologique, une partie de la grande énigme du sexe »² ; et Freud, par ce saut dans le biologique, indique bien la profondeur de l'hiatus, du gouffre.

Or dans le même texte une autre intériorisation, certes conjointe à la précédente, est décrite. Freud affirme que « toute personne normale n'est que relativement normale. Son Moi, par quelque côté, se rapproche plus ou

moins de celui du psychotique »¹. C'est cette « proximité » qui donne au clivage dans sa modalité de forclusion l'écart, la fente interne de l'inconnu.

Mais l'opération de Freud est plus radicale. Il compare, dans l'*Abbrégé de psychanalyse* (1938), la réalité de l'appareil psychique à celle des sciences physiques : par une démarche identique, « nous saisissons un certain nombre de processus qui sont en eux-mêmes "inconnaisables" [*unerkennbar*] et nous les insérons parmi ceux qui pour nous sont conscients », sachant que « le réel [*das Reale*] restera toujours inconnaisable [*unerkennbar*] »².

Ainsi, nous voyons converger dans une intériorisation qui singulièrement fait de l'appareil psychique un *contenant*, ayant donc valeur de féminité, tout ce qui échappe à l'organisation signifiante et à sa totalisation — la sexualité représentée dans la féminité elle-même, la folie et le réel — par le concept commun du clivage, de la fente. On peut avancer que la folie est aussi l'impossibilité de faire la part de cet « inconnaisable » du réel, manque du manque, qui ne se remplit que par la « vérité historique » qui soutient le délire.

Le pivot qui permet l'articulation de ces directions dans l'inconnu, avec la féminité, la folie et le réel, est assurément — toute la réflexion de Freud y prend fermement appui l'opération du clivage quant au sexe, avec ses avatars, et la mise en place de l'objet de perspective : *on peut dire que celui-ci est le non-connu* par rapport à quoi s'organise le complexe de castration et se dégage la fonction distincte du phallus : moyennant quoi le champ de l'inconnu peut être pris en considération et diversement organisé.

1. « L'insaisissable entre-deux », in *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, 1977, p. 115.

2. *SE*, 23, 252.

1. *SE*, 23, 235.

2. Paris, PUF, 71 ; *SE*, 23, 196 ; *GW*, 17, 127.

MODALITÉS ET INCIDENCES PRATIQUES DE LA RELATION D'INCONNU

Ainsi arrive-t-on à suivre à la trace dans l'œuvre de Freud les résurgences de l'inconnu. Ses différentes figures sont celles que recense la psychanalyse dans un ordre de progression qui correspond à une nécessité logique, celle que Freud a rencontrée et découverte.

Apparaissent successivement : la différence des générations saisie avec la séparation d'avec la mère, puis la lutte entre la vie et la mort, ensuite la différence des sexes quand la perspective se centre sur la fente avec la dialectique qui en découle (objet de perspective et phallus dans la castration) et parallèlement la question du pouvoir se dessine par rapport au père et dans l'ordre d'un esprit scruté quant à ses possibilités de s'abstraire de l'objet par sa trajectoire narcissique. La frontière atteinte dans ces quatre régions laisse à chaque fois se déployer l'inconnu dans ce que nous nommerons des *concepts de limite*.

On comprend dès lors l'enjeu de la relation d'inconnu dans l'analyse. Non seulement elle se manifeste à l'occasion des mises en question décisives, mais encore elle participe au cours même du désir. En effet, la portée du désir dépasse la relation d'objet, pousse à s'interroger sur le but que constituent les objets dans leur diversité ainsi que sur la prévalence de certains, permet de s'en saisir jusqu'à la satisfaction, mais aussi, à travers eux, propose de nouvelles réalités, dans d'autres configurations, c'est-à-dire dans le dynamisme créatif et le changement évolutif qui ne sont que la vie même. La relation d'inconnu est donc le fond, le creux, ou le vide sur quoi se détachent

l'objet et la relation particulière qui s'y attache. Il convient donc de pouvoir la détecter dans la mesure où l'on se propose de dévoiler les trajectoires du désir. La relation d'inconnu devient perceptible chaque fois que dans un continuum s'impose un hiatus, une rupture, une « catastrophe », si ce n'est un recours au hasard, à partir de quoi s'engendre l'articulation spéciale de la métaphore.

Si l'on considère le corps, en ses parties, ses organes ou sa totalité, comme le lieu, la source des pulsions, de leur poussée, où se réalise leur but, où s'engagent les relations d'objet, on peut dire que l'ombilic est une zone distincte qui a une fonction comparable à celle du souvenir-écran : il se distingue des autres régions directement liées aux souvenirs, en indiquant une autre direction, celle de la relation d'inconnu telle que nous en avons vu les différents aspects freudiens, tout en lui servant de couverture, de cache, pour en freiner l'abord direct. À ce titre, il représente le centre, l'intérieur ou le creux narcissique d'une sphère, qui rayonne dans tous les sens des perceptions corporelles.

Je proposerais donc de repérer maintenant les différentes modalités de la relation d'inconnu dans l'usage que l'on en fait. Cela amènera à établir certaines distinctions parfois ténues, calquées sur les trois courants que Freud décrirait dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* à propos du devenir de la curiosité sexuelle : vigilance et inhibition spéculations obsédantes et stériles – ou investigation sublimée.

1 / On observera d'abord les procédés pour tenir à l'écart l'inconnu. C'est principalement le projet de faire prévaloir un langage de cohérence métonymique tel qu'il se pratique dans les relations humaines « pragmatiques », dans l'enseignement scientifique, les échanges de savoir, pour être dans sa visée idéale univoque, technologique,

opérateur, rationnelle. Il tend à écarter les formations de l'inconscient, la manifestation du sujet, la participation affective, et le libre jeu de la métaphore. Ainsi, la relation d'inconnu se trouve canalisée : on mise sur une relation interhumaine dépourvue d'équivoque, ou d'insolite, dans une trêve, ou un contrat social qui assurerait à tous la stabilité et la sécurité. On constate alors que la relation d'inconnu en absolu n'a pas de place dans le système ; elle est rejetée à l'« extérieur » ; cette relation d'inconnu extrinsèque est acceptée comme non-sens, absence de problème, incompréhensibilité parallèle. La « recherche » est cependant conçue comme une possibilité de conquête quasi spatiale par extension du champ délimité du connu, dans le canal d'une relation d'inconnu polaire, selon des planifications qui envisagent la progression d'une connaissance différée. Ce langage de cohérence métonymique s'observe dans la cure analytique quand s'installe une uniformité, un contrôle de la pensée et une inaffectivité qui donnent l'impression que le processus analytique ne s'engage pas.

Dans ces cas, ressortissant à la névrose obsessionnelle ou aux structures narcissiques, la parole reste fixée à des répétitions : récit du quotidien dans l'actualité, ou plainte perpétuée, ou encore thématique théorisée prise pour l'essentiel de la psychanalyse, comme but à atteindre.

Mais parmi les différentes maîtrises de l'inconnu il faut mettre au premier plan les défenses qui tiennent à la phobie atavique de l'être humain. Si j'évoquais précédemment un inconnu inconnaisable, extérieur, nul et inactif, avec la phobie, dont il y a lieu de ne pas minimiser la portée, ce cadrage de l'inconnu est plus complexe par le mélange de peur et de désir que suscite un même pôle.

Qu'il s'agisse d'une phobie d'animaux, d'objets, de situation, y compris d'espace, de temps, d'obscurité ou

de lumière, du vide intérieur ou de la solitude, on sait que surtout a lieu une focalisation du danger, disons de l'inconnu : le phobique peut ainsi par sa vigilance prévoir les surprises des rencontres et les éviter. Ce faisant, il s'assure dans l'immédiat de sa perception une concentration de l'inconnu qu'il s'efforce de conjurer. Et c'est ici que l'on n'a pas assez mis en évidence la duplicité de son opération. Contre la loi de l'Autre, et toute loi, il impose la sienne dans le paradoxe d'une peur étrange liée à un interdit personnel et intime. De ce fait, il supplée au père : mais cette démarche suppose que celui-ci soit dévalorisé (et la relation au père réel y invite de par sa faiblesse) et qu'à sa place une relation d'objet (au sens propre) puisse suffire. Moyennant quoi la relation au père est reconstruite, recrée, mais reste toutefois tributaire de l'opération. Le phobique met ainsi à l'épreuve sa position d'être le phallus (par exemple dans un espace fermé, ou trop vaste), c'est-à-dire dans la tentative de l'abandonner pour avoir le phallus. Mais l'objet s'érige en concurrence et l'oblige à se rabattre sur la situation d'être le phallus¹. Pour comprendre cette fragilité il faut corriger cette formulation en précisant qu'il s'agit plus exactement pour lui de l'équivoque d'être le pénis de la mère c'est-à-dire d'être un objet de perspective retrouvé en miroir dans l'objet photogène. Dès lors, si celui-ci est menacé d'irréalité, le danger se répercute dans l'être propre du Moi qui risque de s'effondrer, entraînant dans l'abîme (dont nous connaissons la symbolique) l'opération qui devait soutenir le père, provoquant donc l'abolition de ce dernier².

1. Cf. mon étude « L'hystérie. Structures psychanalytiques », dans *L'évolution psychanalytique*, 2, 1962, p. 225-258.

2. Donc pour le phobique le phallus du père ne se construit que du pénis maternel.

Le cercle vicieux est d'avoir à assumer malgré tout l'identification à l'objet de perspective afin d'éviter la castration. La différence avec le fétichiste tient dans le fait que celui-ci n'a pas ce même enjeu apparemment vital mais qu'il se concentre sur une mise en scène, strictement érotique à visée phallique. Cependant on ne se laissera pas tromper par l'illusion, que tout se résume dans le reflet narcissique avec l'objet : le phobique appelle et exige, parfois insidieusement, l'aide d'un autre, anonyme ou privilégié, pour sortir de cette relation, ou simplement pour être observé par un témoin à ses côtés.

Ce que l'on saisit dans ce traitement de la relation d'inconnu, c'est, notons-le, premièrement l'importance du visuel, et plus précisément du voyeurisme, et deuxièmement la fonction centrale du père. Karl Abraham a bien montré ces liens dans un texte de 1913 qui étudie la symbolique de la lumière et de l'obscurité : *Limitations et modifications du voyeurisme chez les névrosés. Remarques concernant des manifestations similaires dans la psychologie infantile*¹. Que la situation en souffre au demeurant par défaut, c'est le père qui est quand même placé au centre du système — et doublement si l'on s'en tient à l'interdit exemplaire portant sur la vue : par le tabou qui frappe le père idéalisé, Dieu, pontife, maître sur lequel le regard ne doit pas porter et par l'jonction virtuelle de ne pas connaître l'intimité du corps maternel.

On sait les rapports entre le voyeurisme et l'épistémophilie. Voir est à la base de la communication analogique, de l'organisation des signifiants de démarcation ; mais c'est également le moyen d'élaborer l'expérience cruciale du désaveu. La vue assure l'immédiateté de la relation avec la mère, avec son visage. L'ouïe possède de surcroît

1. *Œuvres complètes*, II, Paris, Payot, 1966, p. 9-57.

une autre fonction : si par les sons et les bruits ambiants elle entretient encore mieux une relation enveloppante et directe avec la mère, elle véhicule électivement en outre les signifiants linguistiques et permet un décalage essentiel par rapport à cette immédiateté : l'expérience du *fort/da* le prouve. De ce fait, la vue, comme d'ailleurs le toucher, prend, de par cette exclusivité, valeur de contact maternel sans intermédiaire. (Il est probable que les hallucinations auditives verbales tentent de retrouver cette relation directe, spatiale, localisée et concrète.) De sorte que *ce qui sépare* du monde maternel original, immédiat, c'est-à-dire l'objet du désir de la mère, à savoir le père, ainsi que le langage qui permet conjointement de prendre une distance mentale quant à la disparition et à la mort de l'objet, *tout en permettant*, ceci est le point important, *une autre relation tierce*, une substitution dérivée sur le père et l'Autre, et qui rompt la relation métonymique avec la mère, fonctionne donc comme une métaphore qui peut être dite paternelle.

Or la relation d'inconnu subit par développement une transformation. Alors qu'elle pouvait être reçue dans les relations duelles les plus mauvaises avec la mère comme déréliction, « agonie primitive » (Winnicott) ou angoisse, par la triangulation et la relation symbolique elle est incluse, intégrée dans la relation symbolique elle est gage, c'est-à-dire dans la polyvalence du signifiant en regard de la multiplicité inépuisable des signifiés : en cet écart se déploie désormais la relation d'inconnu.

2 / Mais d'autres solutions se dessinent pour l'utiliser plutôt que pour l'éviter.

Déjà une conséquence positive de la stratégie phobique s'observe sur le plan mental : la précision de la pensée, l'exigence de situations nettes et sans flottement, le goût des délimitations et des définitions ont été attri-

bués à cette forme d'esprit. C'en est un bénéfice secondaire.

Mais c'est la névrose obsessionnelle qui, avec le doute, montre bien l'infiltration de la relation d'inconnu dans les opérations logiques. Chaque train de pensées est poussé assez loin pour atteindre les limites de la connaissance ; les contradictions sont maintenues dans leur indécidabilité. K. Abraham parle à ce sujet, dans son travail de 1913 (soulignons la date), d'une *Spaltung*, terme que Freud utilisera plus tard également pour la névrose obsessionnelle (« Le fétichisme », 1927).

Dans cette structure, le clivage le plus important est celui qui sépare un courant de pensée qui peut fonctionner en rejetant la relation d'inconnu en dehors du système adopté (scientifique, par exemple) d'un autre courant singulièrement disposé à accepter les propositions les plus fragiles et les plus vaines d'un inconnu localisé dans des domaines irrationnels, spiritistes et spéculatifs.

3 / Il y a de très nombreuses possibilités d'utiliser, sinon d'exploiter, d'une manière volontaire et consciente, ou bien souvent en toute méconnaissance, la relation d'inconnu.

Ainsi, nous sommes amenés à constater que les théories arrivent à des concepts qui sont identifiés comme indissociables d'un *inconnu inconnaisable*. C'est ici qu'une juste appréciation est nécessaire. Car en ces points précis, variables d'ailleurs selon les systèmes, d'importantes distorsions peuvent insidieusement s'installer : soit en favorisant une menée obscurantiste qui profite à ceux qui ont intérêt à assourdir toute critique et toute réflexion, de manière à renforcer les dogmatismes établis ; soit même pour étayer la démarche précédente, en renforçant l'in-féodation aux fantasmes que Freud a justement permis de

débusquer avec ses concepts de limite. On s'appliquera chaque fois qu'un inconnu inconnaisable est invoqué comme *ultima ratio* et surtout comme idéal, à saisir où et comment fonctionnent la fixation et le refoulement, essentiellement à l'égard de la mère.

Dans tout système la relation d'inconnu s'articule avec un objet de perspective auquel elle sert de fond. Ainsi peut-on, dans les idéaux sexuels¹, si on les distingue selon cinq axes, désigner sa localisation. Et si l'on veut bien admettre que les différentes tendances de la psychanalyse impliquent une théorie de la sexualité nous retrouverons dans chacune d'elles, électivement, l'une de ces formes de relation d'inconnu.

Les idéaux, avoués ou si souvent latents, qu'ils soient religieux, moraux, philosophiques, politiques, scientifiques (et pragmatiques, utilitaristes), se bâtissent toujours sur une relation d'inconnu qu'il importe de bien détecter, car en elle gît le sacrifice commun et social des exigences de la raison, sacrifice qui induit la décision de prendre des risques, qui coordonne pour chacun le projet collectif, et accroît de ce fait la force propulsive du désir. Une jouissance est toujours espérée, ou promise, sur le modèle de celle des origines, à plus ou moins longue échéance, parfois dans le ton affectif du sentiment océanique. Le *mythe* propose une voie pour atteindre cet idéal. Et la relation d'inconnu, quand elle est explicite, devient un moyen de penser l'impensable, et de conquérir, dans le temps de la détérioration, la souffrance elle-même devenue bénéfique en fonction de l'objectif idéal. Nous n'avons pas fini d'explorer les bases collectives du masochisme perçues trop simplement sous leur seul aspect d'exploitation de la souffrance.

1. Cf. p. 177 sq.

Mais l'inconnu inconnaissable se double d'interdits qui en protègent l'accès mental : c'est le *sacré*, qu'il faut bien reconnaître même dans la vie actuelle pour ceux qui refusent de mettre en cause des principes et qui sont disposés à tout faire pour en empêcher l'adulération. Choisir sa vie, la manière de l'organiser, reste toujours la pierre d'achoppement où les hommes acceptent ou refusent de risquer leur vie elle-même, dans la violence.

Une forme extrême d'élaboration défilée de la relation d'inconnu passe, quelles que soient les méthodes et les appartenances idéologiques, par une intériorisation, un cheminement vers le tréfonds, qui amène à la découverte en soi du creux, du vide de l'impensable, visant à contenir par un renversement absolu, la plénitude de l'inconnu inconnaissable. Toutes les mystiques et certaines philosophies poursuivent cette possibilité d'atteindre par l'*Ouvert* le cœur même de l'invisible, de l'être sans abri. Et le plus souvent les repères ultimes dans cette voie sont ceux de la lumière et de l'obscurité.

On ne peut alors manquer de faire les rapprochements qui s'imposent : entre l'*Ouvert* et la métaphore de la fente, entre la lumière et ce qui a été dit de la vision primaire, en se souvenant des correspondances entre le soleil et le père, les ténèbres et la mère, souvent dans une surimpression bisexuelle que résume la *scène primitive* ; K. Abraham a clairement décrit cela dans l'article que j'ai cité.

Ces relations entre contenu et contenant, lumière et ténèbres, se coulant dans des formes imaginaires, ne conduisent à la différence des sexes, ne se présentent que grâce au signifiant de la différence qu'est le *phallus*.

Toutefois l'illusion qu'entretiennent les idéaux est de soutenir la croyance qu'est possible la prise simultanée, totale et permanente, du connu et de l'inconnu. C'est

dans cette visée narcissique que l'on admettra que l'idéal est l'ombilic de la relation d'inconnu, son occultation.

Mais l'inconnu ne saurait être tenu pour un bien possédé ou acquis. Il s'offre dans l'injonction paradoxale pouvant être bénéfique et motrice : « Il te faut connaître l'inconnu. » Il devient alors la cible du désir.

Entre les impasses qui le colmatent dans la cohérence métonymique d'un connu limité à un champ clos et, à l'inverse, l'assurance (que pourrait nulle mystique n'ose même supputer) de l'avoir certainement maîtrisé par des jeux confortables de l'esprit, ce qui revient au même, à la même cohérence, il n'avance que par une voie *médiane*, incertaine et problématique. Elle passe par différentes régions, mais toujours pour permettre le plein exercice de la métaphore, c'est-à-dire par l'opération mentale qui contient en elle-même la relation d'inconnu.

La perversion — le fétichisme — déjà possède la vertu exemplaire de faire naître un plaisir grâce à l'exercice de l'oscillation métaphoro-métonymique. Mais elle reste engluée dans cette quête ponctuelle tout en percevant l'irréalité de l'objet de perspective.

L'art au contraire généralise jusque dans la vie courante ce jeu métaphorique où la volupté des sens est, en tant qu'indiscible, la venue corporelle de la relation d'inconnu. Mais on comprend maintenant que l'oscillation métaphoro-métonymique donne accès aux confins que Freud a atteints avec ses concepts de limite.

Et de même que pour traiter la phobie aravivique il faut aller jusqu'à eux, les désigner, ici la mère originelle, là l'intériorité de la mort, ici la fente sexuelle et là encore la folie, pour les mettre en circulation, d'une libre transmission, l'art trouve en ces mêmes lieux son plus grand usage de la relation d'inconnu. On ne saurait plus ignorer la fréquence et la force du « sentiment océanique » dans la

plus banale des jouissances, ni, comme A. Ehrenzweig¹ l'a judicieusement perçu, l'importance de la « différenciation » des trajectoires léthales de l'esprit parfois nécessaires au travail de création, de quelque nature qu'elle soit. Et sans doute aux hommes est dévolu l'impréatif de passer par la métaphore pour dire la féminité comme brèche, *Spaltung* qui gît en eux.

La psychanalyse explore cette voie pour laisser, à l'en-voi des mots, surgir l'inconnu. La découverte et la surprise tiennent à l'instant de basculer où le connu n'est plus vrai, et l'inconnu, imperceptible, passe par un dévoilement. La relation d'inconnu est aussi une reprise après coup d'un laps de transformation, d'une métamorphose révolue — parfois le temps d'un sens nu entre deux méprises. Et l'écoute psychanalytique, si l'on en croit Bion, doit aussi de son côté se creuser d'inconnu comme pour une meilleure désarticulation de la théorie, qui ne saurait, il est vrai, servir *sans reste* dans le concret de chaque cure.

La relation d'inconnu est bien ce point de repère que la psychanalyse ne perd pas de vue, qu'elle recherche et fait saillir à travers les idéaux les plus secrets comme dans les sublimations qui en découlent. Ces dernières substituent en effet aux idéaux individuels ceux qui sont collectifs, donc dans une transposition libidinale qui se bâtit constamment sur une relation d'inconnu par laquelle les hommes à leur insu se retrouvent, se reconnaissent ou se haïssent.

La psychanalyse garde peut-être encore le privilège de n'être pas emportée par les tourbillons d'une pensée totale ; elle s'en sépare en suivant les failles, les interstices, les refentes qui donnent du jeu à tout système en révélant

1. *L'ordre caché de l'art* (1967), Paris, Gallimard, 1974.

la relation d'inconnu toujours recommencée par les alluvions de l'inconscient.

On raconte que voilà treize siècles un homme nommé Maxime et dit le Confesseur (580-662) aimait se tenir sur ce rivage de la Propontide, à la lisière de l'eau, de la terre, et de l'air où se rive le feu céleste. Il voyait alors dans la clarté l'ombre brûlante des choses, leurs rides imperceptibles, et dans l'éclat solaire, le disque noir de l'aveuglement. Et le soir, la nuit, il ne songeait point à allumer les lampes ; il aimait se mouvoir dans ses lieux familiers et l'obscurité lui rendait plus sensible le rayon ténébreux qui lui faisait voir autrement et découvrir dans une autre paix les choses.

Certes cela n'est guère qu'une fiction. Mais elle vient ici pour que ne soit pas oubliée l'étape obligée, trop vite méconnue, de l'imaginaire que capte la scène primitive, sur le chemin des transformations où nous convoie le poète natif *du bord* de la psychanalyse — Rilke, bien sûr — entre le Visible, le Tangible et l'Invisible¹, à recueillir ensemble.

1. R. M. Rilke, *Œuvres*, III, « Correspondance », Paris, Le Seuil, 1976, p. 590.